

TOUT  
CHEMIN MÈNE A ROME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. N. FOURNIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DU GYMNASÉ, LE 31 DÉCEMBRE 1848.

---

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DONA MARIA FRANCESCA, régente du Portu- gal pendant la minorité de son frère José II.	M <sup>lle</sup> A. MELCY.
DON MANOEL, son mari . . . . .	M. TISSERANT.
BLANCHE DE TAVORA . . . . .	M <sup>lle</sup> ARMANDE.
DON FERNAND D'ALMÉDO . . . . .	MM. BÉROU.
DON INIGO DE MIRANDOL. . . . .	SYLVESTRE.
UN OFFICIER. . . . .	CORAIL.
UN HUISSIER. . . . .	BORDIER.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA SUITE.	

---

La scène est à Lisbonne, en 17...

---

NOTA. — S'adresser pour la musique, à M. Jubin, bibliothécaire et  
copiste, au théâtre.

## UN SALON DU PALAIS.

Ouvert au fond sur une galerie. A gauche, une table près de laquelle est un fauteuil. A droite, un guéridon.

### SCÈNE I.

UN OFFICIER, DON MANOEL.

MANOEL, à l'officier en entrant par le fond.

Le conseil est-il toujours en séance ?

L'OFFICIER.

Toujours, mon prince ; mais si votre Altesse désire...

MANOEL.

Moi, prince ! moi, ~~altesse~~ on voit bien, capitaine, que vous arrivez des colonies et que vous ne connaissez pas la cour de Lisbonne ; je ne suis et ne veux être que Don Manoël, gentilhomme portugais, mari de la princesse régente, et colonel de ses gardes. Comme je n'ai pas mes entrées au conseil de régence, j'attendrai que la séance soit levée.

L'OFFICIER, saluant.

Il suffit, mon colonel. (*Il s'éloigne.*)

MANOEL, seul.

Faire antichambre dans le palais de ma femme ! eh bien, oui ; c'est mon devoir et mon bonheur ! cette chère Francesca !

AIR : *D'Yelva.*

Le seul bien qui me fasse envie  
C'est elle, et non pas sa grandeur ;  
Et pour lui consacrer ma vie,  
J'ai choisi le poste d'honneur.  
Mari, sujet, toujours fidèle,  
Sous ses lois j'ai dû m'engager ;  
Et je n'ai voulu tenir d'elle  
Que le droit de la protéger.

(*Bruit de voix au dehors.*)

Eh mais, qui vient là ? un étranger !

### SCÈNE II.

DON MANOEL, INIGO DE MIRANDOL.\*

MIRANDOL, au fond à l'officier.

Vous êtes sûr que la princesse doit passer par ici ? c'est bon, mon cher, ne la dérangez pas... j'attendrai commodément dans cette salle.

MANOEL, à part.

Allons, encore un importun qui va me voler quelques minutes de ma femme !

MIRANDOL, apercevant Manoël et saluant.

Déjà quelqu'un ! (*Saluant.*) Monsieur... (*Il va s'asseoir à gauche. Manoël s'assied à droite.*)

\* Manoël, Mirandol.

MIRANDOL.

Monsieur guette comme moi le passage de son Altesse ?

MANOEL.

Oui, Monsieur, et j'avoue que je suis très impatient !...

MIRANDOL.

Oh ! pas plus que moi... tel que vous me voyez, avant-hier matin j'étais encore dans mon château... Parbleu, mon cher Mirandol, me suis-je dit en me réveillant...

MANOEL.

Vous vous nommez Mirandol ?...

MIRANDOL.

Don Almanzor Inigo de Mirandol, l'unique rejeton de la plus ancienne maison des Algarves... Je ne vous ferai pas mon propre éloge ; assez d'autres vous diront que je suis brave, aimable et galant... les femmes ajoutent : Indiscret... comme si je publiais mes triomphes !... Fi donc ! je n'affiche que mes espérances... Après ça, vous me direz que c'est la même chose... Ce n'est qu'une question de temps.

MANOEL, à part, se levant et gagnant la croisée à gauche, au deuxième plan.

Le fat !

MIRANDOL.

Parbleu ! mon cher Mirandol, me suis-je dit en me réveillant, tu n'as plus rien à attendre de ton oncle Don Lopès... un vieux Crépus qui habite le Brésil, et dont tu devais être l'unique héritier... Oui, Monsieur, une succession magnifique. (Se levant.) Des diamants, des lingots... de quoi paver la cour d'honneur du palais !... Et perdre tout cela !... car j'ai perdu tout cela, Monsieur... Le traître !... à soixante-dix et plusieurs années, voilà qu'il s'avise de me donner une tante, une très-jolie tante, par malheur !

MANOEL.

L'insupportable bavard !

MIRANDOL.

C'est du moins ce que m'écrit mon protecteur, l'amiral Villarez... J'ai sa lettre...

MANOEL, à part.

Est-ce qu'il va me la lire ?

MIRANDOL.

Cela vous indigné, n'est-ce pas ? quand on a un neveu tourné comme moi, songer à se procurer d'autres héritiers ! Car il en aura... sa femme est assez jeune, et lui assez vieux pour ça... Aussi, ai-je pris mon parti ; l'amiral m'a donné un mot de recommandation pour la régente... le reste me regarde... Un cavalier tel que moi ne peut manquer de faire son chemin à la cour... à la cour d'une femme surtout.

MANOEL.

Hein ?

MIRANDOL, confidentiellement.

Car les princesses sont des femmes comme les autres. (Riant.) Eh ! eh ! elles sont même plus femmes que les autres... en vertu de leur droit divin.

## TOUT CHEMIN MÈNE A ROME.

MANOEL, *à part, en riant.*

J'ai envie de le jeter par la fenêtre !... (*Haut.*) Ainsi, monsieur de Mirandol, vous prétendez ?...

MIRANDOL.

Mon Dieu, vous savez, on plait, ou l'on ne plait pas... Moi, quand je plais, c'est toujours à première vue... Mais encore me faudrait-il quelques renseignements...

MANOEL.

Comment donc?... Mais je suis là, moi... ne vous gênez pas.

MIRANDOL.

Au fait, vous avez l'air franc, ouvert... Vous me revenez... Quel est votre poste au palais ?

MANOEL.

Mais... un poste de confiance.

MIRANDOL.

Alors, vous voyez tout ce qui s'y passe... La princesse Dona Maria Francesca est, dit-on, vive, impressionnable; elle l'a bien prouvé, il y a six mois, par son mariage avec un petit hidalgo parvenu... ce Don Manoël... un soldat...

MANOEL.

Un soldat... comme moi.

MIRANDOL, *riant.*

Dont elle s'est éprise de la façon la plus romanesque... Il paraît que, dans une chasse au sanglier...

MANOEL.

Il s'était fait blesser, en la défendant.

MIRANDOL.

C'est beau !... c'est très-beau ! mais enfin il y a d'autres manières d'être aimable... et je préfère ces dernières.. Ah ! ça, entre nous, quel homme est-ce que ce mari ?...

MANOEL.

Mais on le dit bon diable... fort endurant avec les sots... qui ne manquent pas à la cour !

MIRANDOL.

On ne voit que ça, n'est-ce pas ?

MANOEL, *le regardant.*

Lui, surtout !...

MIRANDOL.

Il n'est pas ambitieux, dit-on, mais moi ! (*Avec intention et mystérieusement.*) Si une fois j'étais en faveur, ceux qui m'auraient aplani la route, n'auraient pas à s'en repentir... (*Appuyant sur les mots.*) Ils n'auraient pas à s'en repentir, mon cher.

MANOEL.

Je crois, en effet, mon cher... qu'avec vous l'on ne risque rien... Oh ! mais, rien du tout. (*Il remonte la scène en riant.*)

MIRANDOL, *à part.*

Il m'a compris... cet homme est à moi. (*Musique.*)

MANOEL.

Ah ! voici la princesse.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, DONA FRANCESCA, SUITE.\*

AIR : *De Balthazar.*

Honneur, honneur à notre souveraine  
 Empressons-nous d'obéir à sa loi,  
 Que sur ses pas notre amour nous enchaîne  
 Gloire à la sœur de notre jeune roi.

MIRANDOL, *bas à Manoël.*

Savez-vous qu'elle est charmante !

MANOËL, *bas.*

Ah ! vous trouvez ?

FRANCESCA, *à un seigneur de la suite.*

Annoncez nos résolutions à la cour d'Espagne ; qu'elle y songe bien, un refus de sa part, c'est une rupture. Priez cependant M. l'ambassadeur d'honorer notre bal de sa présence. (*A un autre.*) Vous ferez nos compliments à l'ordonnateur ; les salons de danse sont décorés avec un goût !... Je m'entendrai avec lui pour les nouveaux quadrilles. (*A une dame.*) Dès que ma nouvelle demoiselle d'honneur se présentera, qu'on m'avertisse sur-le-champ... (*A elle-même.*) Cette chère enfant. (*A Don Manoël.*) Ah ! Don Manoël... (*A part, apercevant Mirandol.*) Quelqu'un avec lui ?

MANOËL, *bas à Mirandol. \*\**

Allons, avancez ; je vous cède mon tour. (*A part.*) Je serai plus tôt débarrassé de lui.

MIRANDOL, *passant devant Don Manoël et saluant prétentieusement, à part.*

Posons-nous, pour l'effet du premier coup d'œil... (*Haut.*) Madame !...

FRANCESCA.

Qu'est-ce ?

MIRANDOL, *à part.*

Arrondissons... (*Il arrondit le bras, et se pose, la jambe en avant.*)

FRANCESCA.

Eh ! mais, cette tournure... ces poses... (*A Mirandol*) Seriez-vous le maître de danse que nous attendons ?

MIRANDOL.

Moi ! un maître de danse !... votre Altesse confond... à cause d'une certaine grâce naturelle... mais (*présentant sa lettre*), si votre Altesse daignait jeter un regard, un de ses beaux regards sur...

FRANCESCA.

Ah ! c'est bien... (*Elle tourne le dos.*)MANOËL, *bas à Mirandol.*

En voilà assez... pour la première fois.

MIRANDOL, *bas.*

Pensez-vous que j'aie produit quelqu'effet ?

\* Mirandol, Manoël, Francesca.

\*\* Manoël, Mirandol, Francesca.

MANOEL, *bas.*

C'est visible.

MIRANDOL, *à Francesca.*

Madame, je me retire, pénétré d'admiration, de reconnaissance...

MANOEL, *bas à Mirandol en le poussant du coude.*

C'est bon.

MIRANDOL, *à Manoël.*

Vous restez là?... eh bien, tenez, voici ma lettre; vous tâcherez qu'elle la lise d'avance... Je vous confie mes intérêts... aidez-moi, poussez-moi...

MANOEL.

Oui. (*A part.*) Dehors.

(*Francesca a congédié sa suite par un geste. — Reprise du chœur précédent. — Tout le monde sort, excepté Manoël et Francesca. — Pendant cette scène, un huissier a posé un portefeuille sur la table.*)

## SCÈNE IV.

FRANCESCA, DON MANOEL.\*

FRANCESCA, *s'asseyant à la table, et ouvrant le portefeuille d'où elle tire des papiers.*

He s'éloignent, Dieu merci!

MANOEL.

Enfin! avec quelle impatience j'attendais cet instant de bonheur!

FRANCESCA.

Et moi, j'ai laissé mon vieux ministre des finances au beau milieu de ses calculs... Il me fait perdre un temps! Oh! je le changerai.

MANOEL.

C'est cela... tout le conseil, si vous voulez...

FRANCESCA.

C'est qu'ils tenaient à me faire signer une masse de brevets, de décrets...

MANOEL.

Eh bien?

FRANCESCA

Eh bien, j'ai fait apporter tout cela... et je vais m'en occuper. (*Montrant la table.*) Là, près de vous...

MANOEL.

Charmante!

FRANCESCA.

Mais sans vous.

MANOEL.

C'est convenu. (*Allant prendre un fauteuil.*) Tenez, je me place à vos côtés... assez près pour ne pas perdre un de vos regards... assez loin pour ne pas voir ce qui est en dehors de ma compétence... (*Il s'assied.*) Chère Francescal est-ce que je ne suis pas plus heureux mille fois de vous admirer à loisir que de m'embarasser d'une foule d'affaires d'Etat et d'intrigues de cour?... Quant à vous, ce qui m'étonne, c'est que l'exercice du pouvoir puisse vous offrir quelque attrait.

\* Francesca, Manoël.

FRANCESCA, *tout en signant.*

Oh ! l'on s'y habitue.

MANOEL.

Oui, je vois cela... Il paraît même que ce n'est pas difficile.

FRANCESCA.

Que voulez-vous ? c'est un devoir.

MANOEL.

Oh ! certainement... et je dois dire que vous y mettez une conscience...

FRANCESCA, *avec abandon*

Il le faut bien... En vous épousant, mon ami, j'ai fait deux parts de ma vie ; comme femme, je suis toute à vous ; comme régente, toute au royaume.

MANOEL, *se penchant vers elle.*

Ah ! combien mon lot est le meilleur !

FRANCESCA, *se redressant.*

Permettez... je crois que le royaume n'est pas malheureux non plus.

MANOEL.

Ah ! Dieu me préserve de le supposer !... Je ne fais pas d'opposition... D'abord, je n'en ai pas le droit... les Etats m'ont fait jurer solennellement de ne prendre aucune part aux affaires publiques, et de me tenir à distance... de la couronne. (*Se rapprochant.*) Mais... oh ! je ne leur en veux pas du tout, aux Etats.

AIR : *De Lantara.*

Contr'eux en rien je ne réclame ;  
Et du pouvoir si je suis écarté,  
C'est dans la chambre de ma femme  
Que je reprends ma souveraineté ;  
J'établis là ma souveraineté.  
Pendant le jour, de la toute-puissance  
Le vif éclat ici nous éblouit ;  
Mais vient le soir, et mon règne commence  
Quand le vôtre s'évanouit.  
Quand vient le soir, mon règne recommence  
Et le vôtre s'évanouit.

FRANCESCA.

A la bonne heure, mon ami, pourvu que votre influence s'arrête...

MANOEL.

Au petit lever ; c'est convenu.

FRANCESCA, *écrivain et signant.*

Ces nobles Portugais sont si fiers, si ombrageux ! (*S'interrompant.*) Savez-vous que j'ai tremblé pour vos jours ? Oui, si vous aviez hésité à prendre cet engagement solennel, j'aurais été obligé d'ajourner notre mariage, et d'attendre que mon frère José II fût en âge de régner.

MANOEL, *se levant.*

Attendre deux ans, deux siècles ! c'était impossible !

FRANCESCA, *se levant et s'approchant de lui.*

Aussi m'avez-vous sacrifié votre ambition... ce n'était rien ; mais celle de vos amis, le plaisir d'obliger... Voilà le second sacrifice que j'ai dû vous demander... sacrifice nécessaire à mon repos, au vôtre, (*Passant son bras sous celui de son mari.*) Car enfin raisonnons... (*Ils causent en se promenant.*)

MANOEL, *tenant le bras de sa femme.*

Quand ma femme parle raison, je suis flatté d'être son sujet. Je comprends le bonheur du Portugal.

FRANCESCA, *s'arrêtant appuyée sur Manoël.*

J'avais une amie, une compagne d'enfance... on redoutait son influence... une intrigue de cour me l'a enlevée pendant quelque temps. Jugez par là, mon ami, si notre amour est surveillé ! Comprenez-moi bien, je vous en prie... Quand j'ai promis qu'aucun choix, aucune faveur ne me seraient dictés, ni même suggérés par vous, j'ai voulu désarmer l'envie, la haine, la calomnie toujours prêtes à vous attaquer. Que j'accueille vos amis, on niera leur talent, leur mérite : la justice même passera pour faveur ; il vous faudra lutter, combattre pour les défendre, et peut-être pour me défendre moi-même. (*Mouvement de Manoël.*) Oh ! je sais que vous le feriez avec courage, avec joie... Mais toute fière que je serais de votre dévouement, j'aime mieux ne pas le mettre à cette épreuve ; ainsi donc, mon ami, n'ayez pas de protégé ; ne m'en recommandez aucun ; par affection pour vous je ne ferais rien pour eux... au contraire. (*Elle quitte le bras de son mari.*)

MANOEL.

Au contraire, dites-vous ?... Permettez... n'est-ce pas un peu dépasser la convention ?

FRANCESCA, *retournant à la table.*

Non pas... car maintenant même... tenez. (*Prenant des papiers.*)

AIR : *Des bosquets de laurier.*

Deux candidats pour un unique emploi  
A notre choix se présentent ensemble ;  
Par la noblesse ils sont égaux, je croi ;  
Talents, bravoure, en eux tout se ressemble ;  
Mais l'un des deux est, dit-on, votre ami...  
Quel embarras, voyez donc, est le nôtre ;

(*Manoël fait un mouvement.*)

Ah ! taisez-vous ! pas un seul mot ici !  
Votre amitié qui parlerait pour lui  
Nous forcerait à choisir l'autre.

(*Signant.*) Nous ne voulons pas choisir l'autre.

MANOEL.

Francesca !

FRANCESCA.

Non, non, par de remerciements ou j'efface tout... Mais, je m'oublie... j'ai des dépêches à recevoir... un vaisseau du Brésil vient d'entrer dans le Tage en même temps que des navires de France...

MANOEL.

Ah ! de grâce, avant de me quitter... souffrez que je réclame...



FRANCESCA, *passant à droite..*

Quoi donc ? un droit ?

MANOEL.

Non.. une faveur.. une faveur bien précieuse... ma foi, tant pis ; les Etats ne sont pas là... )*Il l'embrasse.*) Chère Francesca ! (*Un huis-sier paraît au fond.*)

MANOEL, *se reprenant et saluant respectueusement.*  
Votre Altesse !

FRANCESCA.

Colonel !... (*Elle lui tend la main, qu'il baise avec respect.*) Je vais revenir. (*Elle sort par le fond, l'huis-sier la suit emportant le porte-feuille.*)

## SCÈNE V.

MANOEL, puis FERNAND.

MANOEL, *redescendant la scène, après avoir accompagné Francesca.*

Charmante femme ! qui ne serait heureux de lui obéir !

FERNAND, *au fond à l'officier.*

Il est là, dites-vous ? — Eh ! oui, c'est lui, c'est bien lui ! don Manoel ! (*Il entre.*)

MANOEL.

Fernand ! Fernand d'Almédo ! ici, à Lisbonne ! (*Ils s'embrassent.*)

FERNAND.

J'arrive de France, à l'instant même.

MANOEL.

Mon ami !... et ton père ! parle moi de ton père, mon brave général.

FERNAND.

Mon père ? Je suis orphelin, Don Manoël.

MANOEL.

Ah mon Dieu ! que m'apprends-tu là ? Le comte d'Almédo, mon bienfaiteur, à qui j'ai dû mon premier grade...

FERNAND.

Hélas ! l'exil pour lui était un supplice continué... et le Ciel n'a pas permis que le proscrit revît le sol de la patrie.

MANOEL.

Moi qui l'attendais !... ce pauvre d'Almédo ! et toi, son fils, tu viens ici...

FERNAND.

Je viens... pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Pourquoi hésiterais-je à me confier au meilleur ami de mon père.

MANOEL.

Au tien, parle ! parle vite.

FERNAND.

En quittant Lisbonne pour suivre mon père, j'emportais au fond de mon cœur un amour...

MANOEL.

Ah !

FERNAND.

Oui, mon ami, j'aime avec passion une jeune fille noble et belle, une orpheline comme moi... autrefois mon père avait approuvé ce choix, tout souriait à mes vœux...

MANOËL.

Je comprends... tu viens la rejoindre.

FERNAND.

Hélas, non ! elle a quitté Lisbonne ; elle est au Brésil, où son tuteur a voulu l'emmener.

MANOËL.

Diable !

FERNAND.

Ah ! ce n'est pas le plus grand de mes chagrins... elle m'écrit en secret... car elle m'aime !... elle m'écrit qu'on veut la marier... elle résiste et m'engage à venir disputer sa main...

MANOËL.

Eh bien, il faut t'embarquer sur-le-champ... Justement le vaisseau nouvellement arrivé doit, dit-on, repartir tout de suite... viens au port, et là...

FERNAND.

Mais, mon Dieu, son tuteur, don Rodrigue, cet homme orgueilleux, intéressé, voudra-t-il accueillir le fils d'un exilé, sans fortune, sans position ? Alors je me suis souvenu des dernières paroles de mon père : Va trouver don Manoël, m'a-t-il dit ; réclame pour toi son ancienne amitié... et je suis accouru, plein de confiance.

MANOËL, avec entraînement.

Et tu as bien fait ! va, cette confiance-là sera justifiée !

AIR : *l'Amour qu'Edmond a su me taire.*

Je remplirai ce vœu suprême.  
 Comblé des bienfaits de l'amour,  
 Ah ! j'ai besoin, pour être heureux moi-même,  
 De te voir heureux à ton tour.  
 Jusqu'ici j'étais égoïste ;  
 Mais je le sens bien aujourd'hui,  
 Le bonheur même devient triste  
 Quand il se mêle au chagrin d'un ami.  
 Oui, seul mon bonheur serait triste  
 Il me faut celui d'un ami.

FERNAND, lui serrant les mains.

Ah ! merci mille fois ! mon père ne s'était pas trompé !... Ainsi, don Manoël, vous allez me présenter à la princesse votre femme, et solliciter pour moi un emploi.

MANOËL, dégageant sa main.

Hein ?... un emploi ?...

FERNAND.

Au Brésil.

MANOËL.

C'est que...

FERNAND.

Oh ! je saurais le remplir... Mon éducation militaire a été complétée en France... qu'on m'accorde seulement, tenez, une lieutenance pour commencer...

MANOËL, à part.

Diable !

FERNAND.  
Plait-il ? serais-je trop indiscret ?

MANOEL.  
Au contraire, mon ami, au contraire ; je réfléchis... je cherche...

FERNAND.  
Vous cherchez mieux ? Une capitainerie peut-être... après tout, la régente n'a rien à vous refuser.

MANOEL.  
C'est-à-dire... non, sous certains rapports. (*A part.*) Que lui répondre ? il ne croira jamais...

FERNAND.  
Eh bien, avez-vous trouvé ? Songez, Manoël, que chaque instant m'enlève une espérance...

MANOEL, *embarrassé.*  
Eh mon Dieu !... je donnerais tout au monde !... mais si tu savais !... il y a tant de demandes !... c'est comme un fait exprès... on se jette sur les lieutenances... et les capitaineries, donc !... une vraie curée !

FERNAND.  
Eh bien alors, autre chose... quelque poste bien difficile, bien périlleux !... oh ! soyez tranquille... vous n'aurez pas à rougir de votre protégé.

MANOEL.  
Hein ? mon protégé ?... justement... voilà !... tu vas franchement droit au but... toi !... mais, vois-tu, les États !... et derrière eux, ma femme !... assurément, elle est bien ma femme, mais c'est égal... je n'ai pas le plus petit droit !... (*A part.*) C'est ridicule de lui avouer ça ! (*Haut.*) Je n'ose pas ! j'ai juré obéissance... obéissance passive... et... les États... c'est-à-dire non, ma femme... tu ne ne peux pas comprendre... c'est une position toute particulière.

FERNAND, *avec froideur.*  
Si fait... je crains même de trop bien comprendre.

FERNAND

FERNAND, *saluant.*  
Excusez mon importunité, don Manoël.

MANOEL.  
Eh mais... où vas-tu ? un moment !... tu ne partiras pas ainsi... voyons, Fernand, que prétends-tu faire ?

FERNAND.  
Mon Dieu ! que vous importe ?

MANOEL, *chaleureusement.*  
Ce qu'il m'importe ?... Ah ça, pour qui me prends-tu donc à la fin ! pour un ingrat, un misérable, capable d'oublier ce que je dois à ton père... à sa mémoire ?... mais c'est une injure que tu me fais là... et si tout autre que toi !...

FERNAND.  
Comment ?

MANOEL.  
Ma foi, tant pis ! il en arrivera ce qu'il pourra... sois tranquille va, je te servirai... je te protégerai... Si je sais comment, par

exemple!... c'est égal. — Dis-moi, as-tu parlé ici à quelqu'un de nos anciennes relations?

FERNAND.

Non

MANOËL.

Bien. — A qui t'es-tu adressé pour me trouver?

FERNAND.

A l'officier de garde seulement.

MANOËL.

Très-bien. (*A lui-même.*) Agir directement? impossible. Mais en le rendant intéressant à ses yeux...

FERNAND.

Aux yeux de qui?

MANOËL, *suivant son idée et en marchant.*

Oui... c'est une idée... surtout s'il pouvait être recommandé par un autre.

FERNAND, *le suivant.*

Par qui?

MANOËL.

Ah! voilà. (*Il cherche.*)

FERNAND, *à part.*

Qu'a-t'il donc?

MANOËL, *à part.*

Eh mais... cette lettre de l'amiral... (*Lisant.*) « Je supplie votre Altesse d'accueillir favorablement le jeune et noble cavalier, porteur de la présente... » pas de nom... pas de détails... c'est cela... ma foi!... (*S'arrêtant.*) Lui prendre sa lettre!... et pourquoi pas! il voulait bien me prendre ma femme! (*A Fernand.*) Tiens, Fernand, tu te présenteras avec ceci... (*il lui donne la lettre*) et alors... (*La porte du fond s'ouvre.*)

FERNAND.

Alors?

MANOËL, *s'éloignant de lui vivement.*

La régente! c'est elle!... attention!

FERNAND, *faisant un pas vers lui.*

Mais ..

MANOËL, *le repoussant.*

Chut! je ne te connais pas... je ne t'ai jamais vu... ne m'approche pas, va-t-en... mais va-t-en donc, malheureux! (*Il se place vivement à la table à gauche et feint de lire une gazette.*)

FERNAND.

Par exemple! (*Il se retire au fond du théâtre.*)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRANCESCA. \*

FRANCESCA, *entrant, sans voir Fernand.*

Je reviens à la hâte, suivant ma promesse... (*Manoël qui feint d'être absorbé par la lecture, ne répond pas, elle lui touche l'épaule.*) Don Manoël...

\* Manoël, Francesca.

MANOEL, *se levant.*

Ah ! c'est vous, chère amie, pardon...

FRANCESCA.

Vous m'attendiez ?

MANOEL, *tendrement.*

Toujours !

FRANCESCA, *apercevant Fernand.*

Eh mais !... encores quelqu'un ?

MANOEL, *d'un air étonné. et regardant du côté opposé.*

Quelqu'un ! où donc ?

FRANCESCA, *montrant Fernand.*

Ce jeune homme...

MANOEL.

Un jeune homme ?... (*Regardant Fernand.*) Tiens ! c'est vrai... (*A Francesca.*) Ma foi, je ne sais pas, je ne l'avais pas vu... (*S'avançant vers Fernand.*) Par où donc êtes-vous entré, Monsieur ?

FERNAND. \*

Comment ? par où !... Monsieur !...

MANOEL, *durement.*

Oui... qu'est-ce qui vous a permis?... il y a pourtant une consigne ! voyons, parlez, qu'est-ce que vous faites-là ?

FERNAND, *stupéfait.*

Moi ! mais, je...

MANOEL, *d'un ton de colère.*

Il est inouï qu'on s'avise de pénétrer ainsi.

FRANCESCA.

Doucement, Don Manoël.

MANOEL.

Pardon, Madame, mais dans l'intérêt même de votre sûreté... (*A Fernand.*) Allons, retirez-vous... tout de suite.

FRANCESCA.

Pourquoi rudoyer ce jeune homme?... ma sûreté, dites-vous?... eh mais, regardez-le donc ; n'a-t'il pas l'air bien terrible ?

MANOEL.

Non, c'est vrai, il n'a pas l'air... alors, c'est quelque solliciteur... nous n'en sortons pas... et je veux vous épargner l'ennui... (*Il va vers Fernand.*)

FRANCESCA, *l'arrêtant.*

C'est trop de soin... à cette heure-ci... vous ne prétendez pas, je suppose, empêcher les gens de parvenir jusqu'à moi ?

MANOEL.

Ah ! Madame, Dieu m'en préserve ! (*Apart.*) Voyez-vous déjà l'esprit de contradiction ? (*Haut.*) Pardon, si j'avais su, que vous daigniez recevoir... eh tenez.. voilà justement là-bas le gentilhomme de ce matin... (*A l'officier.*) Laissez entrer.

FRANCESCA.

Comment ?

\* Francesca, Manoël, Fernand.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIRANDOL.\*

MANOËL, *allant au-devant de Mirandol.*

Eh ! arrivez donc, mon cher !... parbleu ! vous avez du bonheur ! on ne saurait venir plus à propos ! Son Altesse est on ne peut mieux disposée pour les sollicitateurs. (*Lui prenant la main, et s'adressant à Francesca.*) Don Inigo de Mirandol, un jeune cavalier que l'amiral Villarès recommande aux bontés de votre Altesse.

FRANCESCA, *avec un peu d'impatience.*

Ah !... c'est bien...

FERNAND, *à part.*

Comment ? il en présente un autre ?... et moi...

MANOËL.

Il ne m'appartient pas certainement d'apostiller aucune demande, je connais trop bien la limite de mes attributions... cependant, on a sa conscience ; et la mienne me fait un devoir de déclarer que M. de Mirandol, par son mérite...

MIRANDOL, *se rengorgeant.*

Ah ! mon officier !...

FRANCESCA, *bas.*

Don Manoël !...

MANOËL, *continuant.*

Par ses qualités personnelles...

MIRANDOL, *de même.*

Ah !...

MANOËL, *de même.*

Sa naissance, son esprit...

MIRANDOL.

Ah !

MANOËL.

Est digne de tout l'intérêt...

FRANCESCA, *à Manoël.*

Eh ! Monsieur !

FERNAND, *à part.*

Si c'est ainsi qu'il me sert !

FRANCESCA, *à part, pendant que Manoël et Mirandol se serrent la main.*

Après ce qu'il m'a dit... ce matin, encore... ah ! c'est au moins d'une légèreté !...

MIRANDOL *s'avançant vers Francesca.*

Ah ! puis-je me flatter que votre Altesse, daignant à son tour m'apprécier...

FRANCESCA, *avec ironie.*

Comment donc, M. de Mirandol, c'est très-facile... vous avez un protecteur si zélé !...

MANOËL.

Moi, Madame ! ah ! loin de moi la prétention d'usurper la moindre influence... après tout, qu'est-ce qu'il demande, ce cher Inigo ?

\* Mirandol, Manoël, Francesca, Fernand.

rien qu'une audience de quelques minutes. (*A Mirandol.*) N'est-ce pas?

MIRANDOL, à Manoël.

Oui ; je crois que ça me suffira.

FRANCESCA. \*

Une audience?... (*Se tournant du côté de Fernand.*) Eh bien mais, et ce jeune homme? n'est-ce pas aussi une audience qu'il sollicite?

FERNAND, se rapprochant.

Ah ! Madame, ce serait une faveur !...

MANOEL, intervenant au milieu d'eux.

Permettez, Madame...

FRANCESCA.

Quoi ? qu'est-ce encore ?

MANOEL.

Il me semble que M. de Mirandol s'étant présenté le premier...

FRANCESCA.

Non, le second.

MANOEL.

Pardon, ce matin déjà...

FRANCESCA, impatentée.

Mon Dieu, que vous importe?... êtes-vous mon maître des cérémonies ? voyons, êtes-vous chargé de régler l'ordre?...

MANOEL.

O Ciel ! pourriez-vous supposer que je m'oublie au point...

FRANCESCA.

C'est bon.

MIRANDOL, à Manoël.

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

MANOEL, à Mirandol.

Ne désespérez pas.

MIRANDOL.

Moi ? Jamais.

MANOEL, haut. \*\*

Son Altesse vous entendra... dans un moment plus favorable... ce soir, au bal.

MIRANDOL.

Au bal ?

FRANCESCA, à part.

Voilà qu'il l'invite à présent.

MIRANDOL, à part.

Très-bien ! c'est au bal que je déploie tous mes avantages. (*Haut et salue Francesca.*) Madame. (*A Manoël en lui donnant une poignée de main.*) Merci, mon cher.

FERNAND, à part.

Je n'en reviens pas !

MANOEL, à part.

Pauvre femme ! elle est toute désorientée !

\* Mirandol, Francesca, Manoël, Fernand.

\*\* Mirandol, Manoël, Francesca, Fernand

## ENSEMBLE.

AIR : *Chœur de Simplicie.*

MANOEL.

Lorsque de son mari  
Elle craint l'influence,  
Elle y cède d'avance,  
Et je sers mon ami.

FRANCESCA.

Ah ! c'est indigne à lui,  
Après son assurance,  
D'essayer l'influence,  
Du titre de mari !

MIRANDOL :

Oui, grâce à cet appui  
Dont j'étais sûr d'avance,  
J'ai la ferme espérance.  
De réussir ici.

FERNAND.

Ah ! c'est indigne à lui !  
Après mon insistance  
Garder son influence  
Pour un nouvel ami !

*(Mirandol sort.)*

## SCÈNE VIII.

FRANCESCA, MANOEL, FERNAND.

MANOEL, *bas à Fernand.*

Voilà le premier pas... Allons, ferme !

FRANCESCA, *s'assied, puis s'apercevant que son mari ne se dispose pas à sortir.*

Don Manoël...

MANOEL, *se levant.*

Madame...

FRANCESCA.

Je donne audience.

MANOEL.

Ah ! oui, très-bien !... *(Il va prendre un fauteuil, l'apporte à la table, à gauche, et s'y place.)*

FRANCESCA.

Eh bien?...

MANOEL, *très-respectueusement.*

Pardon. Je sais que je n'ai pas le droit d'assister aux réceptions officielles... seulement, comme nous ne sommes pas ici dans les salons d'apparat, si vous daignez souffrir ma présence, j'aurai aussi tout à l'heure, comme mari, une petite audience à vous demander.

FRANCESCA.

Vous, Don Manoël !

MANOEL.

Oh ! j'attendrai mon tour. *(Il s'installe à la table.)*

FRANCESCA.

Comment?...



MANOËL.

Ne faites pas attention à moi... je n'écoute pas... Je n'y suis pas  
(*Il déploie la Gazette.*)

FERNAND, à part.

Voilà qu'il m'abandonne maintenant!

(*Fernand est debout, à droite du public ; Francesca est assise au milieu, et Manoël assis à gauche, et lui tournant le dos.*)

FRANCESCA, à Fernand.

Eh bien ! Monsieur, parlez, je vous le permets.

FERNAND, embarrassé.

Madame... excusez mon trouble...

FRANCESCA.

Remettez-vous ; notre autorité n'a rien qui doive vous effrayer.

FERNAND.

Ah ! ce n'est pas votre autorité, Madame... un prince ne me ferait pas trembler... mais une femme!... Mon Dieu, je vous offense, peut-être ?

FRANCESCA.

Pas du tout.

MANOËL, à part.

Bravo ! un courtisan ne dirait pas mieux.

FERNAND.

C'est que... l'objet de ma demande... et le sentiment qui l'inspire... c'est un aveu si délicat!..

FRANCESCA, à part.

Il faut l'aider un peu... (*Haut.*) Quel est ce papier que vous tenez à la main?...

FERNAND.

Ce papier... ah ! oui... c'est... (*Il regarde Manoël, qui reste immobile.*) C'est une lettre de recommandation.

FRANCESCA.

De qui ?...

FERNAND,

(*A part.*) Ah ! mon Dieu, de qui donc ? (*Haut et regardant la lettre.*) C'est de l'amiral Villarès.

FRANCESCA.

Encore ? — Donnez. (*Elle prend la lettre et y jette les yeux.*) Il s'est donc chargé de recommander tout le monde ?

MANOËL, dans son coin.

Ça devient bien bannal !

FRANCESCA, à don Manoël.

Ah !... vous voulez bien nous donner votre avis ?

MANOËL.

Oh ! mille pardons !... quelquefois la vérité nous échappe. (*Il reprend son journal.*)

FERNAND, à part.

Jolie manière de me soutenir !

FRANCESCA, à Fernand.

Votre nom ?

FERNAND.

Fernand d'Almédo.

MANOEL.

D'Almédo? Ce nom!...

FRANCESCA.

C'est celui d'un général. .

FERNAND.

C'était mon père.

MANOEL, *dans son coin.*

Un exilé! le fils d'un exilé

FRANCESCA, *lui répondant vivement.*

Compris dans la dernière amnistie.

FERNAND.

Ah! Madame, il serait venu demander à votre Altesse non pas grâce, mais justice; mais, hélas! la mort l'a frappé en France... c'est de là que j'arrive, Madame...

FRANCESCA.

Pour réhabiliter le nom de votre père?

FERNAND, *avec fermeté.*

Pour le soutenir dignement.

FRANCESCA.

C'est bien... très-bien. Enfin, que désirez-vous?

FERNAND.

Ah! si j'osais... un grade... une lieutenance.

MANOEL, *faisant un bond sur son siège.*

Oh!

FRANCESCA.

Qu'est-ce donc?

MANOEL.

Pardon... Est-ce que ce matin, ici, vous n'avez pas signé le dernier brevet?... Car c'était bien le dernier, n'est-ce pas?

FRANCESCA.

C'est vrai.

MANOEL, *à part.*

Diable!

FRANCESCA.

Croyez, monsieur d'Almédo, que je regrette bien vivement...

FERNAND.

Hélas! Madame, je devais m'y attendre... rien ne réussit aux malheureux.

FRANCESCA.

Malheureux?... ah oui, orphelin!

FERNAND.

Seul au monde!... (*Avec intention.*) Sans un ami... sans un seul ami...

MANOEL, *à part.*

L'ingrat! au moment où je fais tout pour lui!

FERNAND, *à part.*

Pas même un regard! oh! c'est indigne! (*Haut, et saluant comme pour prendre congé.*) Madame.

FRANCESCA.

Attendez... votre situation m'intéresse... et si je ne puis en ce moment vous accorder l'objet de votre demande, il est d'autres emplois peut-être... J'y pense... Une faute grave de l'un de nos secrétaires nous oblige de le congédier... c'est un poste de confiance que je crois pouvoir vous offrir.

FERNAND.

Ah! Madame!... (*A part.*) Rester ici, quand là-bas elle m'appelle!

FRANCESCA.

Vous acceptez?

FERNAND.

Madame... croyez...

(*Manoël lui fait très-vivement signe d'accepter; puis, quand Francesca se retourne, il se remet brusquement à son journal.*)

FERNAND, à part.

Ces signes...

FRANCESCA, à Fernand.

Eh bien? (*Même jeu de Don Manoël.*)

FERNAND.

Oui, oui, Madame... avec reconnaissance...

FRANCESCA.

C'est bien. Plus tard nous aviserons à faire mieux. Vous reviendrez tantôt prendre nos ordres.

FERNAND.

Oui, Madame.

(*Fernand salue et remonte, puis fait un pas vers Manoël, qui a continué à lui faire des signes d'intelligence; mais quand il s'approche, Manoël lui tourne brusquement le dos.*)

(*A part.*) Le singulier ami! (*Il fait un dernier salut à Francesca, qui s'est retournée et sort.*)

## SCÈNE IX:

FRANCESCA, MANOËL.

MANOËL, à part, en se levant.

Ce n'est pas le chemin le plus court pour aller au Brésil, mais nous y arriverons! (*Haut, tout en reportant au fond le fauteuil qu'il avait avancé pour sa femme.*) Je me plais à croire, chère Francesca, qu'il n'y a rien de sérieux dans le choix que vous venez de faire?...

FRANCESCA.

Et pourquoi donc ne serait-ce pas sérieux? Qu'a donc ce choix qui vous paraisse si étrange?

MANOËL, se levant.

Vous me le demandez, chère Francesca? Cet emploi de secrétaire accordé à un inconnu!

FRANCESCA.

Le fils du comte d'Almédo, recommandé par l'amiral Villarès!...

MANOËL, s'approchant d'elle.

Eh bien! précisément... Voilà deux jeunes gens, tous deux gentils.

hommes, tous deux recommandés par l'amiral, et que peut-être il serait juste de traiter au moins sur un pied d'égalité; point du tout : vous congédiez l'un, et vous placez l'autre.

FRANCESCA, *un peu sèchement.*

Cela vous contrarie, Don Manoël ? Voilà à mon tour où je vous attendais... Je sais en effet de quel côté sont vos préférences.

MANOËL.

Et moi, Madame, n'ai-je pas le droit d'être surpris des vôtres ? (*Mouvement de Francesca.*) Oh ! comme mari... Du reste, j'aurais tort de m'étonner... les princesses les plus parfaites sont toujours un peu de leur sexe... sensibles avant tout aux qualités extérieures... promptes à distinguer le cavalier qui se présente avec grâce...

FRANCESCA, *changeant de ton.*

Ah !... seriez-vous jaloux par hasard ?

MANOËL.

Eh mais... s'il était vrai...

FRANCESCA, *riant.*

Vous qui ne l'avez jamais été... ni de mes ministres ni du corps diplomatique !

MANOËL.

Vos ministres portent perruque, et le corps diplomatique est asthmatique et gouteux. Mais ce nouveau secrétaire, ce comte d'Almédo, c'est tout différent, diable ! il est bien, il est trop bien, et malgré sa timidité apparente, je suis sûr qu'il a de l'esprit, de l'instruction... et beaucoup !

FRANCESCA, *riant.*

Eh bien, tant mieux ; faut-il donc n'accueillir que les sots et les gens de mauvaise mine ?

MANOËL.

Eh mais... comme mari... Au premier abord, je ne l'avais pas bien reconnu ; mais à présent, j'en suis sûr ; c'est lui, c'est bien lui que l'on m'avait signalé... et que j'ai déjà vu.

FRANCESCA.

Vous l'avez vu ? où donc ?

MANOËL.

Dans les jardins du palais, se glissant derrière les charmilles, et... faut-il le dire ? sur votre passage.

FRANCESCA, *lui montrant la lettre de recommandation.*

Eh bien ?

MANOËL.

Ce matin encore, quand vos fenêtres se sont ouvertes, il était là, levant les yeux vers le Ciel, ou vers vous... c'est la même chose...

FRANCESCA.

Ah ! ça, mais, permettez...

MANOËL.

Et enfin, ici même, tout à l'heure, ses réticences, cette espèce d'aveu mal contenu... il vous l'a dit : ce n'est pas l'ambition qui l'anime ; qu'est-ce donc alors ?...

FRANCESCA.

Mon Dieu, c'est... c'est...

De l'amour.

MANOEL.

Pour moi ?

FRANCESCA, *vivement.*

Je n'osais pas le dire.

MANOEL.

FRANCESCA.

Il se pourrait?... mais non, vous voulez m'indisposer contre lui, pour servir votre protégé... je vous ai deviné... c'est fort adroit.

MANOEL.

Et vous, Madame, vous feignez de ne pas me croire pour n'être pas forcée de le congédier.

FRANCESCA.

Ah ! c'est donc sérieux ? Eh bien, je daignerai vous prouver... que vous n'avez pas le sens commun... (*Elle fait quelques pas.*)

MANOEL.

Que voulez-vous ?

FRANCESCA.

Faire venir ce jeune homme, pour qu'il s'explique devant vous.

MANOEL, *à part.*

Ah diable ! (*Haut.*) Y pensez-vous, chère amie ? provoquer une explication dont votre dignité, dont la mienne auraient à souffrir ?

FRANCESCA.

C'est-à-dire qu'il faudra, sans preuves, sur vos soupçons chimériques, disgracier ce pauvre jeune homme ?

MANOEL.

Eh ! qui vous parle de le disgracier ? au contraire, ma chère Francesca... ces talents, cette instruction qu'il a sans doute perfectionnée en France, utilisez-les, si vous voulez, au profit de l'Etat, mais de loin... Vous avez bien quelque poste à lui confier hors de Lisbonne... hors du royaume... dans quelque colonie... cherchez bien... tenez, au Brésil !

FRANCESCA.

Au Brésil !

MANOEL.

La mer entre nous deux... une garantie de deux mille lieues.

FRANCESCA.

Mais c'est un exil que vous proposez là !

MANOEL.

Non, si le poste est beau et honorable... Ne parlons plus des lieutenances ; vous n'en avez pas... mais alors, une capitainerie... puisqu'il est capable... va pour une capitainerie ! n'y en avait-il pas une vacante ?

FRANCESCA.

Elle a été promise hier au neveu du ministre ?

MANOEL.

Promise?... ce n'est rien... à la cour ! le brevet ne peut pas être expédié... je cours au ministère... merci, chère Francesca. ainsi, c'est convenu : A M. d'Almédo le brevet de capitaine, et l'ordre de s'embarquer pour le Brésil.

FRANCESCA.

Allez, vous êtes le plus despote des maris !

MANOEL.

Et vous, la plus adorable des femmes ! (*A part*). J'ai eu de la peine ; mais quand on n'a pas de crédit, on s'en procure comme on peut. (*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE X.

FRANCESCA, seule.

Ce que je viens d'apprendre est-il croyable ?... et je ne m'en serais pas encore aperçue ? ce que c'est que d'être princesse ! on ne peut rien voir par soi-même... il faut que ce soit mon mari qui me dise... C'est que la conduite de ce jeune homme, son maintien, sont d'une réserve parfaite... ses regards, qu'il osait à peine lever sur moi, étaient empreints de respect, en même temps que de mélancolie... est-ce que vraiment il souffrirait ?... Oh ! oui, il faut qu'il parte...

## SCÈNE XI.

FRANCESCA, puis BLANCHE.

L'HUISSIER, annonçant.

La demoiselle d'honneur de votre Altesse... mademoiselle Blanche de Tavora.

FRANCESCA.

Blanche ?... ah ! qu'elle entre !

BLANCHE, entrant.

C'est elle !

FRANCESCA.

Chère amie ! te voilà enfin !

BLANCHE.

Quoi ! votre Altesse...

FRANCESCA.

Oh ! laisse là mon Altesse, et embrasse-moi. Combien je désirais te voir ! après dix-huit mois de séparation ! Mais regarde-moi donc, serait-il encore question de ce mariage dont tu m'as parlé dans une de tes lettres ?

BLANCHE.

Non, grâce au Ciel.

FRANCESCA.

Don Rodrigue s'est laissé fléchir ?

BLANCHE.

Lui ?... jamais il n'aurait renoncé à son projet ; mais le vieux duc, mon prétendu, est venu à mon aide.

FRANCESCA.

Comment ?

BLANCHE.

En se laissant mourir.

FRANCESCA.

Ah ? fort bien ; mais alors je comprends encore moins ta mélancolie.

BLANCHE.

Hélas ! c'est que le défunt a un héritier... un héritier universel... la fortune, le titre, la future... il prend tout.

FRANCESCA.

Ah ! mon Dieu ! et cet averse collatéral ?...

BLANCHE.

Mon tuteur me ramène pour me le faire connaître, ici, à Lisbonne.

FRANCESCA.

Eh bien, il te plaira peut-être...

BLANCHE.

Ah ! ce n'est pas possible !... puisque... puisque...

FRANCESCA.

Puisqu'il y en a déjà un autre... oui, n'est-ce pas ?

BLANCHE.

Eh bien oui ; un autre que peut-être je ne dois plus revoir... Ah ! c'est un grand bonheur d'être princesse ! du moins, personne ne peut contrarier vos idées, vos volontés.

FRANCESCA.

Tu crois cela, toi ?... il ne faudrait pas s'y fier.

BLANCHE.

Comment ? avec ta puissance, tes trésors, et un mari qui n'est que ton sujet ?

FRANCESCA.

Oh ! avec des sujets de ce genre-là, on craint toujours une révolution.

BLANCHE.

Quoi, Don Manoël ?...

FRANCESCA.

Il est jaloux.

BLANCHE.

Jaloux ! ah ! le vilain défaut ! et de qui donc ?

FRANCESCA, *confidentiellement*.

D'un jeune homme qui, à ce qu'il paraît, épie tous mes pas, toutes mes démarches... Je ne m'en étais pas aperçue, moi... les affaires politiques... mais, à vrai dire, il y a bien quelques apparences... et, entre nous, je t'avoue que... malheureusement... je crois que c'est vrai. Mais il est si modeste, si discret... c'est en tremblant qu'il sollicitait ce matin un poste qui devait le rapprocher de moi.

BLANCHE.

Et toi ?...

FRANCESCA.

Je l'ai nommé mon secrétaire intime... sans savoir. Don Manoël était furieux ! Mais enfin, il s'est calmé, à condition que j'éloignerais le comte d'Almédo.

BLANCHE, *frappée*.

Le comte d'Almédo ?

FRANCESCA.

C'est son nom... il va être désolé... il a coutume, m'a-t-on dit, d'errer dans les jardins, sous mes fenêtres... (*S'approchant de la croisée.*)  
Eh ! tiens... le voilà

BLANCHE, regardant par la fenêtre, à part.  
Fernand ! Ciel ! c'est lui !

FRANCESCA.  
Remarques-tu comme il a l'air troublé ?

BLANCHE.  
Oui... oui. (A part.) Ah ! je me sens mourir.

FRANCESCA.  
Toute princesse que je suis, je sens bien qu'ici il faut obéir... oui... mais je m'en vengerai sur un autre... sur un certain protégé de mon mari, qui recevra en même temps son congé. (Remarquant le trouble de Blanche.) Mais qu'as-tu donc ?

BLANCHE.  
Moi ? rien... un peu de fatigue... ce long voyage...

FRANCESCA.  
Mon bal te délassera... j'aime les bals... parce que les ambassadeurs, les ministres, tous ces gens-là ne dansent guère ; et comme je danse toujours, je suis débarrassée d'eux. Ainsi, va te préparer... (Mouvement de Blanche.) Oh, si fait... j'en tends que tu t'amuses... je l'ordonne... (Riant.) A bientôt. (Passant près de la croisée.) Pauvre jeune homme ! (Elle sort.)

## SCÈNE XII.

BLANCHE, puis FERNAND.

BLANCHE, seule.  
Fernand ! il était ici ! il me trompait... et pendant que je bravais mon tuteur pour rester fidèle à ma promesse, lui... tout à l'heure... c'est affreux... c'est indigne... Oh ! je me vengerai !...

FERNAND, entrant vivement.  
C'est elle ! je l'avais reconnue ! (A Blanche.) Blanche ! c'est vous ! vous à Lisbonne ! Je croyais rêver, quand je vous ai aperçue là... à cette croisée.

BLANCHE, avec intention.  
En effet... nous y étions.

FERNAND.  
Mais qu'avez-vous donc ? vos yeux se détournent de moi... Cet accueil glacé... ce silence... au nom du Ciel, Blanche, daignez m'expliquer...

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MIRANDOL.\*

MIRANDOL.  
Ah ! quel événement ! et en même temps quelle nouvelle !

FERNAND.  
Au diable le fâcheux !

MIRANDOL, à Fernand.  
Avez-vous vu mon protecteur ?... l'officier...

FERNAND.  
Eh ! Monsieur.

\* Fernand, Mirandol, Blanche.



MIRANDOL.

Congédié! au moment du bal! Oui, Monsieur, congédié par elle! elle me craint... c'est clair; mais qu'elle se rassure, ce n'est plus elle que je viens chercher à sa cour... c'est une autre... Mademoiselle Blanche de Tavora.

BLANCHE. *qui allait sortir.*

Moi!

MIRANDOL.

Eh quoi? c'est vous, Mademoiselle? trop heureux mille fois! (*Il lui prend la main et la fait redescendre.*)

BLANCHE.

Pourquoi cela?

MIRANDOL.

Parce que c'est moi!

BLANCHE.

Vous! qui donc?

MIRANDOL.

Le fortuné mortel... Je quitte à l'instant don Rodrigue, votre tuteur qui m'a tout appris... Vous avez connu à Rio-Janeiro le duc de Mirandol... un grand seigneur richissime, mais vieillissime... Ce seigneur laisse un neveu, jeune, brave, galant, à qui il a transmis sa noblesse et sa mine... de diamants... à la charge de vous les offrir. et ce neveu, cet aimable cavalier...

BLANCHE.

Ah! mon Dieu! c'est vous?

MIRANDOL.

Vous l'avez deviné.

FERNAND, *à part.*

Qu'entends-je! lui, mon rival!

MIRANDOL.

Ah! Mademoiselle, daignez combler les vœux du défunt! daignez être le plus beau joyau de la succession.

BLANCHE, *à part.*

Du courage... (*Haut, avec effort.*) Monsieur, les désirs, les conseils de mon tuteur, seront toujours des ordres pour moi.

FERNAND.

O Ciel! vous acceptez!

MIRANDOL.

Quel bonheur!

FERNAND.

Non, ce n'est pas possible!...

MIRANDOL.

Pourquoi donc cela? (*A Blanche.*) Ah! Mademoiselle! puis-je compter sur cette promesse?

BLANCHE, *avec intention.*

Grâce au Ciel, je ne suis pas de ces personnes qui manquent sans scrupule à leurs engagements. (*A Fernand.*) Adieu, Monsieur.

FERNAND, *la suivant.*

Blanche, un mot... je vous en supplie...

BLANCHE.

Laissez-moi, laissez-moi. (*Elle sort vivement par la droite.*)

## SCÈNE XIV.

FERNAND, MIRANDOL.

MIRANDOL.

Triomphe complet !

FERNAND.

Me désigner, moi ! et pour qui ? (*A Mirandol.*) Monsieur ?

MIRANDOL.

Monsieur ?

FERNAND, *avec force.*

Vous renoncerez à Mademoiselle de Tavora.

MIRANDOL.

Moi ?

FERNAND.

Je l'aime, Monsieur, je l'aime depuis cinq ans ; au lieu que vous...

MIRANDOL.

Il n'y a que cinq minutes, c'est vrai... mais je suis comme cela, je  
plais toujours à première vue.

FERNAND.

Eh bien, Monsieur, je vous disputerai cette conquête.

MIRANDOL, *reculant.*

A main armée ?

FERNAND.

Oh ! soyez tranquille... pas de poignard ici... l'usage français,  
Monsieur, l'épée.

MIRANDOL.

L'épée !

FERNAND.

Hésitez-vous ?...

MIRANDOL.

Permettez... (*Apercevant Manoël qui parait au fond.*) Non, Mon-  
sieur, non, je n'hésite pas... un Mirandol n'a jamais reculé !

FERNAND.

Eh bien, tout à l'heure, hors des murs, pendant le bal...

MANOEL, *s'avançant.*

Qu'entends-je ?

MIRANDOL, *faisant semblant de l'apercevoir à l'instant.*

Ah ! c'est vous, mon cher, venez, vous serez mon second.

FERNAND.

Lui !

MIRANDOL.

Ah ! c'est que je suis mauvaise tête, moi, quand je m'y mets !

ENSEMBLE.

AIR : *De rage et de fureur.*

MIRANDOL.

Ah ! quelle impertinence !

Je prétends la punir.

Et sur lui ma vengeance  
Va bientôt s'accomplir.

MANOEL.

Ah ! quelle est cette offense  
Qu'ils prétendent punir,  
Et quelle est la vengeance  
Qu'ils veulent accomplir ?

FERNAND.

Ah ! d'une telle offense  
Je prétends le punir ;  
Et sur lui ma vengeance  
Va bientôt s'accomplir.

(*Mirandol sort par le fond.*)

## SCÈNE XV.

MANOEL, FERNAND. *Fernand veut sortir, Manoël le retient.*

MANOEL.

Veux-tu bien rester ! quelque sottise querelle ! C'est bien le moment !  
embrasse-moi plutôt... victoire complète ! Oh ! ce n'est pas sans  
peine... mais enfin, j'ai enlevé d'assaut ton brevet, et le voilà.

FERNAND.

Quoi ! quel brevet ?

MANOEL, avec effusion.

Eh parbleu ! celui que tu voulais... et mieux encore... au  
Brésil !...

FERNAND.

Au Brésil ! Eh ! que voulez-vous que j'aie faire là-bas ?

MANOEL, stupéfait.

Qu'est-ce qu'il dit ? Comment, tu ne m'es sauté pas au cou ? Toi,  
qui, ce matin...

FERNAND.

Eh ! mon ami, celle que j'aime, celle que je voulais rejoindre au  
Brésil... elle est ici.

MANOEL.

Ici ?

FERNAND.

C'est mademoiselle de Tavora.

MANOEL.

La demoiselle d'honneur de ma femme ? Comment, elle revenait,  
pendant que toi, tu allais... Vous auriez pu vous rencontrer sous le  
Tropique... Il y a un Dieu pour les amants.

FERNAND.

Mais elle ne m'aime plus !

MANOEL.

Bah !

FERNAND.

Je n'y conçois rien... du dépit, de la colère...

MANOEL.

Attends donc... elle quittait ma femme peut-être ?

FERNAND.

Je crois que oui...

MANOEL.

C'est cela... des confidences... tout s'éclaircit... ça tient à la manière dont je t'ai servi.

FERNAND.

Encore ! vous parlez, vous agissez pour un autre, contre moi, et vous prétendez me servir !

MANOEL.

Tu n'entends rien à la diplomatie... ça commençait si bien ! Voyons, quel est au juste l'état de tes affaires ?

FERNAND.

Désespéré ! Blanche va épouser mon rival... Eh ! parbleu, votre protégé, ce Mirandol.

MANOEL.

Ah ! c'est donc ça que tout à l'heure !... uu duel ! un éclat ! Mais, malheureux, toute la cour va savoir que tu aimes mademoiselle Blanche de Tavora.

FERNAND.

Eh bien, que m'importe ?

MANOEL.

Mais la régente va l'apprendre aussi.

FERNAND.

Je le lui dirai bien à elle-même.

MANOEL, *le retenant.*

Imprudent !... O Dieu ! si ma femme découvrait que j'ai supposé... Sais-tu qu'elle serait furieuse ?

FERNAND.

Pourquoi ?

MANOEL.

Pourquoi ?... pourquoi ?... (*Se reprenant.*) Parce qu'elle est très-sévère sur les duels.

FERNAND.

Ma foi, tant pis ! mais...

MANOEL.

Décidément, tu ne veux pas attendre patiemment ?

FERNAND.

Patiemment ! non certes...

MANOEL.

J'en suis fâché pour toi... (*Appelant.*) Capitaine !...

FERNAND.

Qu'est-ce que c'est ?

MANOEL.

Ecoute donc... Je suis colonel des gardes, et je dois faire respecter les lois.

FERNAND.

Que voulez-vous enfin ?

MANOEL.

Je veux te faire mettre aux arrêts.

FERNAND.

Aux arrêts ! moi ! votre ami ?...

MANOEL.

Raison de plus. (*A l'officier qui a paru.*) Que Don Fernand d'Al-

médo soit gardé à vue, ici près, dans le petit salon bleu! (*L'officier s'incline.*)

FERNAND.

Ah! le traître!

MANOEL, *à part*

Comme ça, il ne bougera pas.

AIR : *D'Haydée. (finale du deuxième acte).*

FERNAND.

O juste Ciel! est-il croyable,  
Que du procédé le plus noir  
Un ami se montre capable?  
Ai-je donc perdu tout espoir?

MANOEL.

J'agis pour son bien véritable  
Oui, du procédé le plus noir.  
A ses yeux montrons-nous capable  
Il faut lui ravir tout espoir.

FERNAND.

Au lieu de l'amitié, la haine!  
Au lieu de l'amour, l'abandon!

MANOEL, *à part.*

Pauvre garçon il me fait peine!  
Je l'embrasserais...

(*Haut à l'officier.*)

En prison.

(*Reprise de l'ensemble. L'officier emmène Fernand.*)

## SCÈNE XVI.

MANOEL, *seul.*

Il le fallait bien! son imprudence risquait de tout compromettre... un amoureux qui ne ménage rien!... je dois agir seul... Mais comment? impossible de déclarer à Francesca la vérité... si elle apprend qu'elle a été jouée, sa dignité de femme et de princesse, justement blessée, se vengera sur moi, et sur ce jeune homme lui-même.. Je ne vois qu'un moyen... un peu hardi... bah!... si l'on ne risquait rien pour ses amis!... d'ailleurs. c'est moi qui ai fait le mal... c'est à moi de le réparer... Quelqu'un! (*Un huissier entre, et apporte de la lumière.*) Oui c'est cela... (*Il s'assied à la table, à droite, et écrit.*) Un mot à Francesca... (*A l'huissier.*) Ma voiture dans la cour. prête à partir.

L'HUISSIER.

Oui, colonel.

MANOEL, *à part.*

On me croira bien loin.— Ce salon est l'asile que ma femme se réserve au besoin contre le bruit de la fête et l'éclat des lumières... elle va s'y rendre... (*A l'huissier.*) Tout à l'heure, quand la régente sera ici, vous viendrez lui remettre ce billet, et surtout... (*Il remonte avec l'huissier. auquel il achève de donner ses ordres et disparaît un instant au fond.*)

## SCÈNE XVII.

MANOEL, *au fond*, FRANCESCA et BLANCHE, *en toilettes de bal.*

FRANCESCA, *entrant par la droite, à Blanche.*

Mon Dieu, chère enfant, qu'est-ce que tu m'apprends là ? tu accorderais ta main à ce ridicule personnage ?

BLANCHE.

Celui-là ou un autre... que m'importe à présent ?

FRANCESCA.

Mais le jeune homme que tu aimais...

BLANCHE.

Il est perdu pour moi ; je le sais, j'en suis sûre... ainsi, ne parlons plus de lui, je t'en prie ; et maintenant, puisque je n'ai plus de bonheur à espérer dans ce monde... je puis bien épouser M. de Mirandol.

MANOEL, *à part, au fond, traversant le théâtre, va se cacher à droite, par où est entrée Francesca.*

Pauvre enfant !

FRANCESCA.

En tout cas, je veux que tu prennes le temps de la réflexion... en dansant... écoute donc, il peut se présenter tel cavalier... (*On entend une voiture qui s'éloigne.*) quel est ce bruit ?

BLANCHE, *regardant par la croisée.*

Une voiture du palais qui s'éloigne.

FRANCESCA.

De ce côté ? il n'y aurait que Don Mancel...

MANOEL, *à part, entr'ouvrant la porte.*

Bien.

L'HUISSIER, *entrant, une lettre à la main.*

Une lettre pour son Altesse... de la part de Don Manoël.

FRANCESCA, *prenant la lettre.*

De mon mari ? c'est singulier ! (*L'huissier se retire.*) Voyons : Ah !

BLANCHE.

Qu'est-ce donc ?

FRANCESCA, *lisant.*

« Je quitte ce palais pour n'être pas témoin de la nouvelle offense » qui m'y est réservée... ce jeune homme, ce Fernand d'Almédo » refuse maintenant de s'éloigner de Lisbonne, et de votre cour... » bien plus, c'est à vous, à vous seule, dit-il, qu'il veut rendre son » brevet... sans doute il saisira la première occasion... pendant le » bal... (*S'interrompant.*) Se pourrait-il ? (*Lisant.*) Par respect pour » vous, j'ai mieux aimé vous prévenir que de me faire justice moi-même. » Ah ! mon Dieu !

BLANCHE, *à part.*

Et moi qui voulais douter encore !

FRANCESCA.

Mais c'est donc une véritable passion que j'ai inspirée là ? renoncer, pour me voir, à son avancement, à son avenir ! pauvre jeune homme !

MANOEL, *à part, même jeu!*

Tiens! c'est lui qu'elle plaint!

FRANCESCA.

Et mon mari qui s'éloigne, là, juste, au lieu de me défendre!

MANOEL, *à part même jeu!*

Tiens! c'est moi qu'elle accuse!

FRANCESCA.

Ah! cette nouvelle m'a toute troublée... Blanche, va dans les salons... excuse mon absence... Dès que les ambassadeurs seront arrivés, fais-moi prévenir... et... si par hasard... tu apercevais ce... ce jeune homme, fais lui dire qu'il se garde bien de reparaitre devant moi.

BLANCHE, *à part.*

Et devant moi aussi.

(*Francesca va s'asseoir toute pensive. Blanche, en remontant la scène, aperçoit Manoël, et pousse un cri. Manoël se cache, en lui faisant signe.*)

FRANCESCA, *se retournant.*

Qu'est-ce donc?

BLANCHE.

Rien... la musique du bal...

(*On entend au loin la musique, Francesca reprend son attitude rêveuse.*)

MANOEL, *reparaissant. — Bas à Blanche.*

Rassurez-vous... là... à côté... dans le salon bleu... quelqu'un.

BLANCHE, *bas.*

Qui donc?

MANOEL.

Allez... chut!

(*Blanche sort en faisant un geste d'étonnement, par la porte d'angle au fond à droite.*)

## SCÈNE XVIII.

FRANCESCA, MANOEL. *La musique continue pendant cette scène.*

FRANCESCA, *assise à droite du théâtre.*

Ah! j'avais besoin d'être seule... tant je me sens émue... non pas que je craigne, certainement... et quoi que puisse dire Don Manoël, M. d'Alméida n'aurait pas la témérité de se présenter devant moi... s'il l'osait jamais!...

MANOEL, *qui a quitté sa cachette, au fond, à part.*

Que ferait-elle?

(*Il s'avance vers la table, à droite, et souffle les bougies. — Obscurité complète.*)

FRANCESCA, *se levant.*

Ah! mon Dieu!... qui donc est là?... on ne répond pas... Qui que vous soyez, sortez, sortez... j'appelle...

MANOEL, *à voix basse.*

Grâce, Madame...

FRANCESCA.

Qui êtes-vous ?

MANOEL, *de même.*

Un malheureux !

FRANCESCA.

Qu'entends-je !

MANOEL, *lui mettant le brevet entre les mains.*

Qui vous supplie de reprendre cet ordre d'exil...

FRANCESCA, *à part.*C'est lui !... (*Haut.*) Sortez, vous dis-je, laissez-moi ou j'appelle...MANOEL, *de même.*

L'exil pour tant de dévouement !...

FRANCESCA.

Imprudent.

MANOEL, *à part.*

Elle n'appelle pas.

FRANCESCA.

Savez-vous à quel châtement vous vous exposez ?... si l'on vous surprenait !... fuyez...

MANOEL.

Fuir ?... eh bien non, plutôt mourir ! (*Il se jette à ses pieds.*)

FRANCESCA.

Ah ! c'est indigne !

MANOEL, *à part.*

Elle n'appelle pas toujours !

FRANCESCA.

Au nom du Ciel, sortez !

MANOEL.

Non ! à moins qu'un souvenir !

FRANCESCA, *le repoussant de la main dont elle tient son mouchoir.*  
Monsieur le comte...MANOEL, *s'emparant du mouchoir.*Ah ! il ne me quittera jamais ! (*On entend du bruit en dehors.*)

FRANCESCA.

On vient ! vous êtes perdu ! fuyez... mais fuyez donc..

MANOEL.

Oui... par cette croisée ! (*Il ouvre la croisée avec bruit.*)

FRANCESCA.

Ciel !

MANOEL.

Francesca... adieu !

FRANCESCA, *poussant un cri d'effroi.*

Ah !

(*Elle détourne la tête, et demeure atterrée. — Manoël va tout doucement s'asseoir sur un fauteuil près du guéridon.*)L'HUISSIER, *paraissant avec des flambeaux.*

Madame, votre Altesse est attendue avec impatience.

FRANCESCA, *se remettant.*C'est bien... oui... tout à l'heure... (*L'huissier sort.*)FRANCESCA, *regardant par la fenêtre.*Dieu soit loué ! aucun malheur... et maintenant... (*En se retour-*



*nant pour s'en aller, elle aperçoit Don Manoël, assis en face d'elle, les bras croisés.)* Don Manoël !... *(Elle reste stupéfaite.)*

MANOËL, *tranquillement.*

Moi-même.

FRANCESCA.

Vous !... comment ? vous étiez !

MANOËL.

J'étais là... parfaitement placé pour entendre... car j'ai entendu ..

FRANCESCA.

Ah !...

MANOËL, *se levant et s'approchant.*

Mon Dieu, je pourrais vous redire toutes les paroles qui ont été prononcées. Vous conviendrez que j'ai fait preuve d'un admirable sang froid... Oh ! je vous rends justice : vous avez montré une belle indignation... mais lui !... cet audacieux !... je n'ai pas voulu le tuer devant vous, Madame, mais patience !

FRANCESCA.

Le tuer !

MANOËL.

Il le faut bien ! qu'est-ce que vous penseriez de moi si je balançais à venger mon affront ?...

FRANCESCA.

Ah ! mais c'est affreux, ce langage ! vous n'y songez pas, n'est-il pas vrai ? vous exposer, vous, Manoël ! mais vous n'en avez pas le droit... votre existence, c'est mon bien...

AIR : *De Simplicie.*

Oubliez ces transports jaloux,  
Songez aux nœuds qui vous retiennent ;  
Non, vos jours ne sont plus à vous ;  
A double titre ils m'appartiennent.  
Vous avez fait avec éclat  
Un serment qu'ici je réclame...  
Serment d'époux et de soldat ;  
Celui de mourir pour l'Etat,  
Ou de vivre pour votre femme.

MANOËL, *se dégageant brusquement:*

Mais comment voulez-vous que je fasse ? mon honneur publiquement outragé... car enfin, on l'aura vu descendre de ce balcon...

FRANCESCA.

Oh ! non, non...

MANOËL.

Si fait, on peut, on doit l'avoir vu. Ah ! si vous me disiez : on peut croire qu'il est venu pour une autre...

FRANCESCA.

Au fait !

MANOËL.

Mais non.

FRANCESCA.

Mais si !... je crois en effet, qu'il serait facile de supposer...

MANOËL.

Allons donc, c'est impossible !... ces dames étaient toutes au bal.

FRANCESCA.

Pardon. Tout à l'heure encore, j'en avais une près de moi. (*Les portes du fond s'ouvrent.*)

FRANCESCA, voyant entrer Blanche.

Blanche !... c'est le Ciel qui me l'amène.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BLANCHE.

FRANCESCA, à Blanche.

Ah ! mon amie, ma sœur, viens vite... (*À l'huissier.*) Que l'on cherche monsieur d'Almédo.

BLANCHE, bas à Manoël.

Je l'ai vu... il s'est justifié !

MANOËL, bas.

Silence !

FRANCESCA, revenant à Blanche.

Blanche... c'est en toi que j'espère.

BLANCHE

Comment ?

FRANCESCA.

Tu vas le savoir.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, FERNAND. PLUSIEURS SEIGNEURS ET PLUSIEURS DAMES,  
*au fond du théâtre.*

FRANCESCA, à part.

C'est lui ! (*Un peu confuse, et sans le regarder.*) Approchez, monsieur d'Almédo, approchez.

FERNAND.

Madame...

MANOËL, bas à Fernand.

Prends l'air bien honteux, bien contrit...

FERNAND.

Pourquoi ?

MANOËL, bas.

Tu le sauras plus tard.

FRANCESCA, inquiète de voir son mari parler à Fernand.

(*D'un ton suppliant.*) Don Manoël... c'est à moi de parler à Monsieur le comte. (*À Fernand.*) Monsieur d'Almédo, nous croyons connaître... nous connaissons maintenant les motifs, les sentiments qui vous ont conduit à notre cour. . et... dans ce palais.

FERNAND.

Ah ! Madame, puisque vous l'avez deviné, pourquoi craindrais-je de l'avouer hautement ? C'est l'amour le plus pur...

MANOËL, l'interrompant en toussant.

Hum !

FRANCESCA, l'interrompant aussi.

Oui.. pour une de nos dames, je le sais.. pour la plus charmante

et la plus modeste. . (*Bas à Blanche d'un ton suppliant.*) Blanche, comprends-tu ?

BLANCHE, *baissant les yeux.*  
Mais... je crois qu'oui.

FERNAND.

Ah ! Madame !...

MANOEL, *bas à Fernand.*

Mais, tais-toi donc.

FRANCESCA, *très-haut et avec intention.*

Oui c'est elle qu'il aime, et qu'il a toujours aimée.

BLANCHE, *à Francesca.*

C'est vrai ; il me l'a dit tout à l'heure.

FRANCESCA, *frappée d'étonnement.*

Plait-il ? Comment ? il te l'a dit ?

BLANCHE.

Là... à côté... dans le salon bleu... pendant qu'il était aux arrêts. où Don Manoël l'avait mis.

MANOEL, *à part.*

Oh !

FRANCESCA, *se retournant vers Don Manoel, qui est tout décontenancé,*

Ah !... vous l'aviez mis aux arrêts... (*Bas.*) Mais alors... ici... pendant ce temps là...

MANOEL, *bas, montrant le mouchoir qu'il lui a dérobé.*

Oui... ce gage... n'aimez-vous pas mieux le voir entre mes mains. sur mon cœur ?

FRANCESCA.

Quoi ! c'était vous ?...

MANOEL, *bas.*

Mon Dieu ! il y a des choses qu'il vaut mieux faire soi-même.

FRANCESCA.

Ah ! Don Manoël !

*Même air que le précédent.*

En cédant au transport jaloux  
Qui loin du respect vous entraîne,  
Vous avez ici contre vous  
Irrité votre souveraine.

MANOEL.

Hélas ! il faut en convenir ;  
De cette offense à la couronne,  
A vos genoux je dois rougir,  
La princesse peut me punir...  
Mais que ma femme me pardonne !

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, MIRANDOL.

FRANCESCA.

Entrez, entrez, monsieur de Mirandol... vous venez chercher votre fiancée ?

MIRANDOL.

Oui, Madame, j'ai l'aveu de son tuteur.

FRANCESCA.

Et don Fernand, l'ordre de sa souveraine.

MIRANDOL.

Eh quoi ! votre Altesse romprait mon mariage. (*A part.*) Serait-elle jalouse de moi par hasard ?

FRANCESCA.

Consolez-vous ; il vous reste (*donnant la main à Manoël*) la protection de mon mari.MIRANDOL, *stupéfait.*

Son mari !

MANOEL.

Et le confident de vos espérances... qui vous recommande à Madame... comme secrétaire intime...

MIRANDOL, *à part.*

L'imprudent !

MANOEL.

Quant à don Fernand, nommé capitaine au Brésil...

FRANCESCA.

Oh ! il peut rester maintenant.

FERNAND ; *à Manoël.*

Décidément, vous m'avez donc protégé ?

MANOEL.

A ma manière... Tout chemin mène à Rome. Mais j'ai manqué d'aller trop loin. (*La musique du bal recommence.*)CHCEUR. (*Le même qu'à la scène troisième.*)

AIR :

Honneur, honneur, etc.

FIN.